

Alphonse Mucha, volutes Belle Époque

ARTS Le Musée du Luxembourg évoque toutes les facettes de ce père de l'Art nouveau.

ÉRIC BIÉTRY-RIVIERRE
ebietryrivierre@lefigaro.fr

Ses affiches, à commencer par celles qu'il créait pour Sarah Bernhardt, ont fait sa gloire. Sa *Gismonda*, *La Dame aux camélias*, *Lorenzaccio*, l'hallucinée *Médée* ou son *Hamlet* ont aujourd'hui encore valeur d'icônes. Les courbes sensuelles de ces héroïnes languides, extatiques ou terrorisées, leur chevelure ondulante, leur robe richement parée et toutes les volutes opiacées qui les nimrent ont largement inspiré, par exemple, les graphistes du San Francisco hippie. Mais l'Alphonse Mucha (1860-1939) auquel le Musée du Luxembourg rend hommage par une rétrospective plutôt équilibrée, fruit de nombreux prêts de la Fondation Mucha à Prague, ne saurait être considéré que pour ces travaux.

Il fut un artiste polyvalent. Il travailla beaucoup pour les arts appliqués. Ses figures chantournées ont tôt fait merveille, à Vienne, pour des décors de théâtre. Le succès parisien venu, Mucha crée volontiers pour la joaillerie (bijoux et boutique de Georges Fouquet, rue Royale, en face de chez Maxim's). Plus généralement, il a contribué à la naissance du packaging. Ses réclames pour une marque de papier à cigarettes, ses flacons, étiquettes de champagne, boîtes de biscuits ou de savons peuvent légitimement le faire



De gauche à droite : boîte pour les gaufrettes vanille Lefèvre-Utile (1900) ; chaîne ornementale et pendentifs dessinés par Mucha et réalisés par le joaillier Georges Fouquet (1900) ; étude pour l'affiche du 6^e Festival de Sokol (1911).

considérer comme un ancêtre du pop art et du design.

Mucha fut ami de Rodin et sculpta un peu. L'un et l'autre étaient à peu près aussi célèbres en leur temps. Quelques-unes de leurs pièces se trouvent ici judicieusement rapprochées. Mucha a

“ Il fut un artiste polyvalent. Il travailla beaucoup pour les arts appliqués ”

échangé également avec l'auteur suédois August Strindberg dans un même intérêt pour l'occultisme. Son credo théosophique et une adhésion à une franc-maçonnerie zélatrice du progrès ont produit, par exemple, des visions au pastel bleu quasi abstraites.

Puis à partir de 1912, l'artiste, slave jusqu'au bout des ongles, n'a plus entendu participer qu'à la gloire de sa patrie naissante, la République tchécoslo-

vaque. En 1900, cela ne l'avait toutefois pas empêché d'accepter de décorer le pavillon de la Bosnie-Herzégovine à l'Exposition universelle. Cette aire se trouvait alors annexée par l'Empire austro-hongrois, oppresseur des Slaves.

Revenu à Prague après avoir trouvé un mécène aux États-Unis (l'influent millionnaire Charles Crane), Mucha exécute une délirante « Épopée slave ». Ces vingt toiles gigantesques totalisent près de 1000 m² de peinture ! À Paris on ne les voit malheureusement qu'à travers un documentaire et une poignée d'esquisses. Cela est toutefois suffisant pour comprendre que l'artiste ne recule devant aucune grandiloquence.

La dernière salle présente quelques prémices de l'imagerie de propagande moderne. Mucha peut aller jusqu'au kitsch quand, peintre d'histoire enflammé, il produit une allégorie de la France embrassant la Bohême à la fin de la Première Guerre mondiale. Un homme coiffé d'un bonnet phrygien câline et



livre une Bohême nue crucifiée. Ouf!
Enfin, une partie des vitraux de la ca-
thédrale de Prague, un projet pour une
basilique de Jérusalem jugé trop peu
conforme aux canons du catholicisme
d'aujourd'hui, ou encore une Vierge au lys à la
mode trop cosmique et trop sensuelle in-
quiètent que Mucha n'a jamais vraiment
réussis à manier. On ne change pas
le style qui gagne, devait penser cet
homme que l'on découvre au début du
XX^e siècle déjà sûr de lui dans un portrait
photographique agrandi. Ce Moravien
touché du Tout-Paris arbore bouc et
moustache à l'impériale sur chemise
à l'indienne de moujikophile excentrique.
C'est la préhistoire de celui qui s'im-
posa presque du jour au lendemain
comme un des principaux pères de l'Art
nouveau. Elle étonne. On apprend dans
le premier chapitre consacré aux va-

ches maigres que Mucha a partagé son
atelier avec un certain Paul Gauguin.
Plusieurs photographies le prouvent.
Lui a trouvé son esthétique et n'en dé-
mordra plus, exploitant une recette au
risque de la répétition et de la mièvre-
rie. Priorité à la ligne, comme chez Bot-
ticelli, esprit ornemental mêlant
allègrement motifs celtiques, mosai-
ques byzantines et arabesques orienta-
les. Une très bonne technique de dessin
- il est à la fois précis, enlevé et élé-
gant - mais une approche de l'huile
décevante. Son colocataire a su, lui, se
renouveler radicalement. ■

Jusqu'au 27 janvier 2019
au Musée du Luxembourg,
19, rue de Vaugirard, (Paris VI^e).
Catalogue RMN, 248 p., 35 €.
Tél. : 01 40 13 62 00.
<https://museeduluxembourg.fr>